

## Lecture ou Ecriture-Lecture ?

Alphabétique, la langue française écrite se compose de vingt six lettres et une cinquantaine de phonèmes. Donc, toute méthode d'apprentissage de la *lecture* doit absolument reposer sur ce principe de construction de la langue. Les deux moments fondamentaux de son appropriation consistent d'abord en la maîtrise simultanée du geste d'écriture et de reconnaissance visuelle automatique des lettres. Telle est la position du GRIP, fondée sur la seule structure de la langue dont il est impossible de faire l'économie. Pourtant, à partir des années 70, les partisans des méthodes *idéo-visuelles* à la Foucambert jusqu'à leurs épigones d'aujourd'hui, défenseurs des méthodes dites *mixtes, intégratives ou fonctionnelles*[1], ont prétendu pouvoir passer au-dessus du caractère alphabétique de la langue. De plus, depuis au moins quarante ans, la discussion publique et les recherches savantes [2] se focalisent sur les *méthodes de lecture* découplées de l'apprentissage de l'écriture et s'enlisent sur l'opposition factice méthode globale / méthode syllabique. Cette réduction de la discussion sur le terrain étriqué de la seule lecture trouve spontanément une large assise consensuelle dans la mesure où l'illusion de la possibilité de l'apprentissage de la lecture par la *voie directe* est plus forte que celle de son homologue pour l'écriture[3]. Telle est la cause principale de la catastrophe actuelle.

Arguant du fait réel qu'il peut y avoir une lecture par *voie directe* permettant d'accéder directement au sens, c'est-à-dire sans reconnaissance des lettres, les *modernes* ont transformé cette possibilité en principe d'enseignement. En même temps, ils prétendent que la lecture par le déchiffrement, au mieux *voie indirecte* est, soit inutile - le *déchiffrement ne permet pas d'accéder au sens* -, soit nocive -le *déchiffrement est un obstacle à l'accès au sens*. Triviale, la première affirmation permet de se fabriquer un adversaire imaginaire – nul n'a jamais prétendu que le déchiffrement a pour fonction d'accéder *directement* au sens du mot *tarare*. La deuxième affirmation est une négation du principe alphabétique : le déchiffrement permet d'accéder à la sonorité du mot et, s'il fait partie du vocabulaire oral du lecteur débutant, de raccrocher immédiatement son et sens.

Par exemple, considéré comme le spécialiste de la lecture, Roland Goigoux a fondé tout son enseignement et ses recherches sur une écriture volontairement falsifiée de l'histoire destinée à justifier et à fonder le caractère soi disant novateur des réformes entreprises depuis les années soixante. Il dit sans sourciller : « *Les élèves des années 20 apprenaient à lire avant d'apprendre à écrire.* »[4]. Il va même jusqu'à métamorphoser cette *révision historique en thèse scientifique*. Il écrit « [*ces méthodes de lecture*] reposaient sur une conception étagée de l'enseignement de la lecture : les élèves devaient apprendre à lire avant d'apprendre à écrire. » et il ajoute : « « L'école de Jules Ferry » séparait les apprentissages de la lecture et de l'écriture et ne recommandait que des méthodes synthétiques. »5.

En réalité, ce prétendu *novateur* et ses émules ne font que reprendre des vieilleries obscurantistes antérieures à la fondation de l'*Instruction publique*. Rédacteur en chef du *Dictionnaire pédagogique*, James Guillaume écrivait : « Dans les écoles d'autrefois, la lecture et l'écriture formaient deux ordres d'enseignement parfaitement distincts. Un grand nombre d'élèves se contentaient d'apprendre à lire plus ou moins couramment, sans aborder les mystères de l'écriture ; ceux-là seuls dont les parents avaient le moyen de payer une rétribution plus élevée étaient initiés à l'art de tracer les lettres sur le papier : ils formaient dans la classe une catégorie à part, celle des écrivains. Il est clair que cette séparation des matières du programme scolaire ne reposait sur aucun principe pédagogique. » Ferdinand Buisson, directeur de l'enseignement primaire du ministre Jules Ferry, préconise, au travers de l'exemple de la méthode Schüler de Maurice Block, un type de *méthode* qui lie étroitement l'apprentissage de l'écriture et de la lecture en mettant l'accent sur la prééminence de la maîtrise de l'écriture. Cette nouvelle orientation propose un objectif plus ambitieux que celui de la simple lecture car elle inclut la maîtrise du geste et induit celle de la lecture. Nul n'a jamais vu quelqu'un savoir écrire sans savoir lire ; par contre, l'inverse était et redevient fréquent. D'un point de vue historique, Maurice Block a établi définitivement qu'« on ne peut évidemment pas lire ce qui n'a pas été écrit. Ce que les hommes ont dû inventer, c'est donc l'écriture, le signe visible de la parole : la lecture s'ensuivait nécessairement. »

Présentée curieusement comme pédagogie active, cette réduction de l'apprentissage écriture-lecture à la seule lecture stérilise l'activité du sujet en la confinant à une réception passive d'informations[6]. Tendanciellement, elle invalide la possibilité de formuler un jugement précis et fondé par écrit. *Verba volant, scripta manent.*

18 mai 2006 - Michel Delord - Gilbert Molinier

[1] Voir Michel Delord, *Résumé du débat historique sur les méthodes de lecture* et notamment *La globale et la syllabique* de janvier 2006 <http://michel.delord.free.fr/lecture.html>

[2] A l'exception des importants travaux de Liliane Lurçat.

[3] Personne ne peut parler sensément de *méthode d'écriture globale* ni de *méthodes d'écriture syllabique*. Pour un exemple édifiant d'*écriture par la voie directe*, voir page 2 de <http://michel.delord.free.fr/lir-ecrlct.pdf>

[4] R.G., Conférence du PIREF de 2003 : « *Les instructions de 1923... découpaient l'enseignement de la lecture en trois étapes : apprentissage du déchiffrement (au cours préparatoire), lecture courante (au cours élémentaire), puis lecture expressive (au cours moyen).* » Les programmes de CP de 1923 insistent, au contraire, sur la nécessité d'« *Exercices qui doivent conduire progressivement l'enfant à la lecture courante...* »

[5] « La guerre des méthodes est finie », in *Libération*, 2 septembre 2005. R.G. s'appuie sur deux révisions historiques entretenant aussi un débat *faussé* globale/syllabique :

[6] Parangon de l'activité passive du consommateur au mieux éclairé à qui on ne demande que d'apposer sa signature au bas d'un contrat, cette pédagogie s'impose à partir des années 60, moment où la jeunesse des *teen-agers* est pensée pour la première fois en France comme un segment déterminant du marché, situation comparable à celle qui a vu la victoire du *Look-and-Say* aux USA.